



La vie au bord de l'eau en moyenne vallée du Guadiana sous le Haut-Empire

Jean-Gérard Gorges

► To cite this version:

Jean-Gérard Gorges. La vie au bord de l'eau en moyenne vallée du Guadiana sous le Haut-Empire : occupation du sol et mesure du fleuve sur le territoire d'Augusta Emerita (Mérida, Espagne). Caesar-odunum, 2007, XLI-XLII, pp.43-74. hal-00486832

HAL Id: hal-00486832

<https://hal.science/hal-00486832>

Submitted on 26 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vie au bord de l'eau en moyenne vallée du Guadiana sous le Haut-Empire : occupation du sol et mesure du fleuve sur le territoire d'*Augusta Emerita* (Mérida, Espagne)

Jean-Gérard GORGES
CNRS – T.R.A.C.E.S. (UMR 5608)
Université de Toulouse-le-Mirail

Résumé : Le Guadiana est un des grands fleuves de la péninsule Ibérique, mais il a longtemps représenté un véritable danger, notamment dans son cours moyen, du fait d'irrégularités fréquentes et de crues violentes à l'origine de nombreuses divagations de son lit. C'est pourtant sur l'une de ses rives, à l'emplacement d'un gué, que s'est installée la colonie d'*Augusta Emerita*, aujourd'hui Mérida, capitale de la province de Lusitanie après la fondation de cette dernière en 16 av. J.-C., et plus tardivement capitale du Diocèse des Espagne au Bas-Empire. Les textes des *agrimensores* nous apprennent que ce fleuve – l'*Ana* des Anciens – qui court d'est en ouest dans sa traversée du territoire éméritain, coupait par le milieu la *pertica* de la colonie et que ses rives dangereuses avaient été réservées (*subcesiva*). Pourtant, l'archéologie et la prospection ont révélé que, dès le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., un nombre significatif de *villae* s'était installé sur ses rives ou à proximité. Destinée en principe à mettre fin à une situation anarchique, l'établissement d'une « mesure du fleuve » intervient vraisemblablement dans le dernier quart du I^{er} siècle av. J.-C. Celle-ci trouve sa matérialisation dans un réajustement du réseau routier principal qui se calque alors en grande partie sur le réseau des *limites* de la centuriation bordant la vallée, dessinant à l'ouest de Mérida un vaste couloir géométrique aux bords parallèles dans la constitution duquel le *decumanus maximus* de la *pertica* éméritaine fût appelé à jouer un rôle majeur.

Resumen : El Guadiana es uno de los grandes ríos de la Península Ibérica, pero durante mucho tiempo representó un verdadero peligro, en particular en su curso medio, a causa de irregularidades frecuentes y crecidas violentas, origen de numerosas divagaciones de su cauce. Sin embargo, es en una de sus márgenes, frente a un importante vado, que se estableció la colonia de *Augusta Emerita*, hoy Mérida, capital de la provincia de Lusitania después de su fundación en el 16 a.C., y más tarde capital de la Diócesis de las Españas durante el Bajo Imperio. Los textos de los *agrimensores* se nos enteran de que este río – el *Ana* de los Antiguos – que corre de este en oeste en su travesía del territorio emeritano, cortaba por el medio la *pertica* de la colonia y que sus orillas peligrosas se habían reservado para no distribuirse (*subcesiva*). Con todo, la arqueología y la prospección revelaron que, a partir del medio del I dC, un número significativo de *villae* se había instalado sobre sus orillas o en proximidad. Destinado en principio a poner fin a una situación anárquica, el establecimiento de una « medida del río » interviene probablemente en el último cuarto del I a.C. Ésta encuentra entonces su materialización en un reajuste de la red principal de carreteras, que se copió en gran parte en la red de los *limites* de centuriación que atravesaban el valle medio, dibujando al oeste de Mérida un extenso pasillo geométrico con bordes paralelos, en la constitución del cual el *decumanus maximus* de la *pertica* emeritana debió desempeñar un papel fundamental.

Avec la création de la Colonie d'*Augusta Emerita* en 25 av. J.-C., le territoire occupé par la moyenne vallée du Guadiana – le fleuve *Ana* des romains – va se diviser en deux grandes parties : la zone est – ou *Vegas Altas* – dont l'essentiel appartient à la colonie plus ancienne de *Metellinum*, et la zone ouest – celle des *Vegas Bajas* – entièrement accaparée par la nouvelle création augustéenne. Autour de cet axe, marqué par le lit capricieux du Guadiana, vont se répartir les vastes territoires des deux colonies, celui de l'antique Mérida embrassant au total une superficie de plus de 5.000 kilomètres carrés. La *pertica* originelle, en effet, s'étire d'est en ouest sur plus de soixante kilomètres, soit en gros de Valverde de Mérida jusqu'à l'actuelle frontière portugaise, et sa dimension nord-sud est encore supérieure, depuis la *sierra* septentrionale de Montánchez jusqu'au col méridional de Los Santos de Maimona¹.

¹ J.-G. GORGES et F. G. RODRIGUEZ MARTIN, « Los territorios antiguos de Mérida. Un estudio del *territorium emeritense* y de sus áreas de influencia », dans T. NOGALES

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

Ce vaste espace présente évidemment une variété de paysages bien définis, qui va conditionner l'occupation des terres. Sur ce plan, on distinguera deux grandes zones : la partie centrale, qui offre des terres en majorité très fertiles et aptes à la culture, et les périphéries, plus pauvres, davantage tournées vers l'élevage et plus propices à l'exploitation des zones boisées. Ces différences se retrouvent naturellement dans les témoignages archéologiques d'occupation du sol qui nous sont parvenus, tant au travers des traces d'anciennes centuriations² que dans les vestiges mêmes de l'habitat rural, en privilégiant nettement les zones comprises entre les *Vegas Bajas* du Guadiana et la riche *Tierra de Barros*. C'est précisément la situation et la qualité des terres centuriées qui va favoriser, dès le début de l'Empire, une relative concentration des villas au sud et à l'ouest d'*Augusta Emerita*, y compris dans des secteurs proches du lit du Guadiana et restés normalement en dehors de la répartition (*subseciva*).

Les forêts, par ailleurs indispensables dans l'économie antique, occupent les secteurs moins agricoles et les terres de plus mauvaise qualité. Elles sont abondantes dans la partie nord du *territorium emeritense*, sur les collines bordant la vallée du Guadiana et à proximité des limites nord et sud de la *pertica*. Ce sont des secteurs importants pour l'approvisionnement en bois, en particulier pour les fours industriels et le chauffage des thermes.

La ville elle-même n'occupe pas une situation centrale par rapport à son territoire, pas plus d'ailleurs que par rapport à la province dont elle devient la capitale lors de sa création en 16 av. J.-C. Toutefois, sa position en bordure du río *Ana*, face à un large gué bientôt doublé d'un pont, lui confère un rôle privilégié de contrôle et de passage du fleuve³. Cette maîtrise évidente d'un axe nord-sud – appelé plus tard

BASARRATE (éd.), *Augusta Emerita. Territorios, Espacios, Imágenes y Gentes en Lusitania romana*, Mérida, 2004, p. 93-128.

² Bibliographie et vue d'ensemble la plus récente dans E. ARIÑO et J. M. GURT, "Catastros romanos en el entorno de *Augusta Emerita*. Fuentes literarias y documentación arqueológica", dans J.-G. GORGES ET M. SALINAS DE FRIAS (éds.), *Les campagnes de Lusitanie romaine* (Collection de la Casa de Velázquez, 47), Madrid-Salamanque, 1994, p. 45-66 (principalement p. 45-59) (= ARIÑO-GURT, 1994).

³ F. G. RODRIGUEZ MARTIN, "El paisaje urbano de *Augusta Emerita* : reflexión en torno al Guadiana y a las puertas de acceso a la ciudad", dans *Revista Portuguesa de Arqueología*, n°7, vol. 2, 2004, p. 365-405.

« Vía de la Plata » – est renforcée vers l'est par la captation des communications vers Medellín (*Metellinum*), et bientôt vers l'ouest, en direction d'*Olisipo* (Lisbonne), débouché maritime lointain, mais naturel, de la capitale.

I.- Paysages, activités et occupation du sol antique le long du Guadiana, de Mérida à Badajoz.

Deux grandes voies⁴, d'ailleurs plus tardivement répertoriées dans l'*Itinéraire Antonin*, bordent à distance les deux rives du Guadiana pendant toute leur traversée du territoire éméritain. Toutes deux sont issues d'*Emerita* et marquent, depuis la colonie, l'ouverture du territoire vers l'ouest par la moyenne vallée (Fig. 1). La voie sur rive gauche, ou *Iter ab Olisipone Emeritam* (voie XII), longeait le piémont des premiers reliefs bordant le côté méridional de la vallée. Elle constitue une partie de la première route citée dans l'*Itinéraire* pour rejoindre Mérida depuis Lisbonne. Cela n'en fait pas forcément la voie la plus fréquentée, d'autant que cet axe, qui reliait *Olisipo* à *Emerita* en passant par le sud (*Salacia*, *Ebora*...), impliquait une traversée en bateau de l'estuaire du Tage, et donc une rupture de charge. Elle n'est guère plus longue cependant que l'itinéraire nord, et surtout elle dessert tous les relais maritimes proches des embouchures du Tage et du Sado : *Olisipo* [Lisbonne], *Aquabona* [Coïna], *Caetobriga* [Setúbal ?], *Caeciliana* [Troia ?], *Malateca* [Marateca] et *Salacia* [Alcácer do Sal] sont autant d'étapes de l'*Itinéraire* qui représentent aussi des ports ou des abris d'importance diverse, ce qui ne manque pas de conférer à cet axe un intérêt économique particulier, d'autant qu'il s'agit là, avec l'Algarve, de la plus grande zone lusitanienne de production de *garum*. C'est peut-être aussi l'axe de circulation le plus ancien, puisqu'il dessert trois des quatre grands municipes augustéens ou pré-augustéens de la Lusitanie (*Olisipo*, *Salacia* et *Ebora*, le quatrième possible étant *Myrtilis*, plus au sud, le long du Guadiana). A

⁴ Pour une analyse détaillée des tracés routiers et de la situation présumée des différents milles romains comptés depuis *Augusta Emerita*, ainsi que pour les différents sites de villas énumérés dans ce travail, voir J.-G. GORGES et F° G. RODRIGUEZ MARTIN, « Voies romaines, propriétés et propriétaires à l'Ouest de Mérida : problèmes d'occupation du sol en moyenne vallée du Guadiana sous le Haut-Empire », dans J.-G. GORGES et T. NOGALES BASARRATE (éds), *Sociedad y Cultura en Lusitania romana*, Mérida, 2000, p. 101-153 (spécialement p. 103-115) (= GORGES et RODRIGUEZ MARTIN, 2000).

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

l'évidence, c'est par cette route que devait transiter la majeure partie du commerce de sauces ou de salaisons à destination de l'intérieur et d'*Emerita*, et vraisemblablement aussi les vins importés. C'est par elle également que devait circuler le marbre des carrières d'Estremoz, ainsi qu'une partie de la production agricole des grandes villas de la moyenne vallée du Guadiana. Il s'agit donc d'un axe plutôt rapide, ouvert aussi bien aux voyageurs qu'au transport des produits lourds.

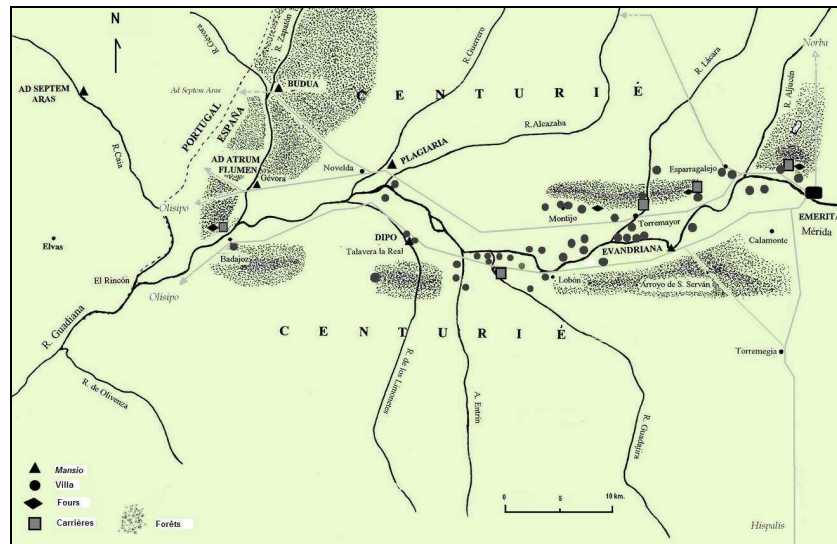


Fig. 1. La moyenne vallée du Guadiana dans l'Antiquité : elle représente, à l'ouest de la capitale et sur les deux rives du fleuve, un axe important de communication à la vocation commerciale et industrielle marquée, relativement peuplée dans sa partie orientale.

Sur la rive droite, une autre voie conduisait également à Lisbonne, cette fois sans rupture de charge – *item alio itinere ab Olisipone Emeritam* (voie XV) –, et représentait certainement l'axe économique et industriel immédiat le plus important pour le développement de la nouvelle cité. On trouve en effet dans sa proximité nombre de carrières ou de fours à chaux qui attestent cette vocation. La chaussée de la rive nord quittait *Emerita* par le pont sur l'Abarregas, d'où sortait également la voie bien connue conduisant à *Norba*

(Cáceres), ou *vía de la Plata*. Mais alors que cette dernière continuait dans l'axe du pont pendant plusieurs milles, la route d'*Olisipo* prenait très vite sur la gauche et rejoignait rapidement la rive droite du Guadiana. Serrant d'assez près un méandre du fleuve, la voie, suivant une altitude moyenne de 200 m, prend soin toutefois de ne pas s'exposer aux caprices du fleuve. Fuyant les terrains alluviaux, elle court légèrement en hauteur en prenant son assise sur le massif rocheux, son tracé entaillant nettement le roc à plusieurs reprises.

C'est vraisemblablement par un gué aménagé, en aval de l'actuel pont métallique du chemin de fer, que devait s'effectuer le franchissement de l'Aljucén, les risques de difficultés occasionnelles de passage lors des fortes périodes pluvieuses étant réduits par le fait que le lit du Guadiana était alors plus éloigné. Au débouché de ce gué, la voie nord se divisait en deux segments, l'un continuant à suivre la rive droite du Guadiana, l'autre obliquant vers l'ouest et le nord-ouest en direction d'Esparregalejo et de la zone de « las Tiendas » pour desservir les bonnes terres de la partie nord du territoire éméritain. Peu après son passage le plus serré (au niveau de l'actuel barrage hydraulique sur le Guadiana), la voie romaine abandonne curieusement le trajet le plus court pour suivre le Guadiana en longs segments de droites, d'abord au plus près (au point que les divagations du fleuve ont fini par la faire disparaître sur environ deux milles), ensuite à une distance plus éloignée, laissant son empreinte dans le paysage et la toponymie d'aujourd'hui. La « *calzada romana* » est effet bien marquée sur trois milles à l'est de Torremayor, et surtout sur les neuf milles romains de ligne droite qui s'étirent du sud-ouest de cette bourgade à Valdelacalzada, traçant au cordeau une limite de la vallée au sud de laquelle aucune implantation urbaine médiévale ou moderne ne s'est jamais développée ! La même rectitude ne s'est pas complètement conservée dans les six milles suivants, au long desquels la voie antique remonte vers le nord-ouest et accompagne ainsi le changement d'orientation du Guadiana, mais il est clair que la géométrie générale du tracé ne saurait être mise en doute. Après le franchissement du río Guerrero, la toponymie a conservé sur les cartes anciennes l'existence de deux « *calzadas romanas* », l'une continuant vers l'ouest à peu près en ligne droite, la « *calzada vieja romana* », l'autre, la « *calzada romana* », obliquant bientôt vers le nord-ouest. Un village moderne de colonisation — Novelda del Guadiana — occupe de nos jours le point de rencontre de ces deux routes. C'est à cet endroit que se séparaient les voies

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

XIV et XV de l'*Itinéraire*, dont le tracé était jusqu'alors commun. La voie XIV continuait vers *Budua*, grosse *mansio* semi-urbaine, avant de gagner *Ad septem Aras* après avoir franchi les rivières Zapatón et Gévora. La voie XV, elle, poursuivait son rôle de délimitation du corridor de la moyenne vallée du Guadiana, à la lisière de la forêt et des terres alluviales, suivant au plus près la courbe des 180 m, selon un tracé quasi rectiligne jusqu'à l'approche du río Gévora (*Atrus* ?), qui marquait vraisemblablement pour cette rive la limite occidentale du territoire éméritain.

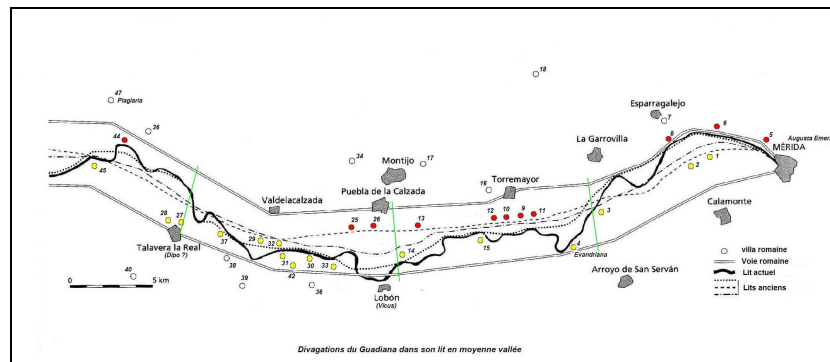


Fig. 2. Dans le couloir formé par les deux voies antiques enserrant le lit du fleuve, l'habitat rural a souvent eu à pâtir des crues et des divagations du fleuve. Divisé en quatre tronçons principaux par une succession de grands gués, il apparaît concentré dans la partie médiane.

Quoi qu'il en soit, le passage de l'*Atrus* marque bien la fin du couloir de la moyenne vallée du Guadiana tel que le définissait l'alignement presque parallèle des deux grandes voies des rives nord et sud, semblant délimiter une espèce de corridor, un couloir géométrique plus ou moins large qui correspond dans sa majeure partie à la zone de migration du Guadiana dans son lit. Curieusement, ce couloir inondable et par nature instable jusqu'aux grands travaux de régulation du Guadiana entrepris au milieu du XX^e siècle, rassemble pourtant un nombre non négligeable des *villae* connues pour la région des *Vegas Bajas* de Mérida, l'autre grand secteur de peuplement rural archéologiquement bien attesté étant représenté par

Jean-Gérard GORGES

la vaste zone centuriée, déjà citée, des *Tierras de Barros*, au sud de la Colonie.

Si l'on considère la moyenne vallée à l'ouest de Mérida telle qu'elle s'articule autour de son réseau routier antique, un certain nombre de tronçons s'individualisent naturellement, tant pour des raisons géographiques que par la mise en évidence de plusieurs grands gués permettant le franchissement du Guadiana à différents niveaux du fleuve, et ce tout au long de la période historique. Quatre grands secteurs se dessinent ainsi ; nous les passerons en revue tour à tour, en essayant d'y relever les principales traces d'occupation du sol repérables pour l'époque romaine (Fig. 2).

A. TRONÇON I : DE MÉRIDA À LA GARROVILLA/ARROYO DE SAN SERVÁN.

Ce secteur couvre grossièrement les neufs premiers milles romains à l'ouest de la capitale. Le fleuve n'y acquiert qu'une très faible pente, conduisant à des crûes très étendues lors des périodes pluvieuses⁵, en particulier sur la rive gauche où les reliefs sont peu prononcés avant la ligne des 200 m. On ne doit donc pas s'étonner de n'y rencontrer qu'un très petit nombre d'implantations à l'intérieur de la zone délimitée par les chaussées nord et sud. Toutes sont des villas (« El Prado », « El Escobar », « Cubillana »), y compris sans doute la dernière, qui remplit également le rôle de *mansio* ou de *statio* (Evan-driana). Leur localisation en bordure du fleuve ne manque pas de surprendre⁶, même s'il faut tenir compte des variations historiques de son cours⁶. Les deux premières étaient primitivement sur la rive droite, alors que les deux dernières ont toujours été sur la rive gauche.

Les sites connus ne se limitent pas, toutefois, à la zone comprise entre les deux voies. Quatre autres villas ont été localisées sur les hauteurs de la rive droite, à proximité immédiate des axes de commu-

⁵ F. HERNÁNDEZ PACHECO, *Características geográficas y geológicas de las Vegas del Guadiana*, Badajoz, 1956, p. 519 sq. ; voir aussi I. ROSO DE LUNA y F. HERNÁNDEZ PACHECO, *Explicación de la hoja 777, Mérida (Badajoz)*, Instituto Geológico y Minero de España, Madrid, 1950, p. 18 sq.

⁶ F. G. RODRIGUEZ MARTIN, "Los asentamientos rurales romanos y su posible distribución en la cuenca media del Guadiana", dans *Economía y territorio en Lusitania romana* (Collection de la Casa de Velázquez, 65), Madrid, 1999, p. 121-134.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

nication : ce sont les établissements de « Los Hornos » et d'« Araya », sur le territoire de la commune de Mérida, et ceux de « Las Viñas » et de la « Casa de la Confederación », sur la commune d'Esparragalejo.

En dehors de ces exploitations, la rive droite présente également des éléments industriels notables. La *sierra* Carija, par exemple, renferme l'unique carrière de marbre des environs de Mérida. Il s'agit en fait d'un calcaire métamorphique qui donne naissance à des veines de marbre véritable, quoique de qualité moyenne. Largement employé à *Emerita*, son exploitation à l'époque romaine ne fait aucun doute⁷. Les carrières de granit, en revanche, étaient plus nombreuses. L'une d'entre elles, à ciel ouvert, se situe à la hauteur du kilomètre 15 de la route moderne allant de Mérida à Montijo⁸. Les traces des coins de bois employés pour la séparation des blocs y sont visibles en maints endroits. La vocation relativement industrielle de cette partie de la rive droite est renforcée par la présence, au moins sur deux sites, de fours à chaux d'époque romaine. Les premiers sont à placer sur le flanc ouest de la sierra Carija qui donnait, selon Roso de Luna et Hernández Pacheco, « une chaux de qualité, bien qu'inférieure à celle de Cáceres⁹ ». Les seconds sont situés au kilomètre 14 de la route Mérida-Montijo, à l'entrée du territoire communal de La Garrovilla.

On ne trouve pas, sur la rive gauche, l'équivalent d'un tel potentiel économique et industriel. Si l'on connaît une relative concentration d'établissements ruraux entre le Guadiana et la partie orientale de la route de Séville, donc en amont de Mérida, il n'en va pas de même à l'ouest de la ville. Depuis sa sortie du grand pont, la voie sud n'est bordée de près ou de loin par aucune villa avant Evandriana, et le triangle de Calamonte, entre la route de Séville et la *sierra* de San Serván, semble lui aussi dépourvu d'installation agricole. C'est que les environs immédiats de Mérida, à l'ouest, paraissent surtout avoir été

⁷ T. NOGALES BASARRATE, *El retrato privado en Augusta Emerita*, Badajoz, 1997 (= NOGALES, *El retrato*), p. 176-184 ; *Ead.*, "La escultura del territorio emeritense. Reflejos de economía y producción en Lusitania romana", dans *Économie et territoire en Lusitanie romaine*, Madrid, 1999 (= NOGALES, "Escultura emeritense"), p. 483-498.

⁸ J. ÁLVAREZ SAÉNIZ DE BURUAGA, "La fundación de Mérida", dans *Augusta Emerita (Actas del Bimilenario)*, Barcelone, 1976, p. 28 ; NOGALES, "Escultura emeritense", p. 485 sq. Sur les granits de la région de Mérida, voir V. SOS BAYNAT, "Geología de las inmediaciones de Mérida", *Boletín del Instituto Geológico y Minero*, LXXXV, 1964, p. 261 sq. ET ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Mérida*, p. 87 sq.

⁹ ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Montijo*, p. 89.

occupés par de grandes zones boisées ou à usage public. Sur la rive droite, si l'on excepte la frange des collines bordant le fleuve, la majeure partie du secteur compris entre la *vía de la Plata* et le río Aljucén semble bien avoir constitué dès l'origine une vaste zone boisée dont la retenue antique de « Proserpine » marquerait le centre. Les établissements connus, comme celui de la « Vega de Santa María »¹⁰, se situent bien au-delà de la zone des « Baldíos de Mérida », où l'importance des affleurements rocheux découragerait d'ailleurs toute mise en valeur agricole. Rive gauche, le *Livre de la Vénérerie*, d'Alphonse XI, témoigne pour le XIV^e siècle de la vocation cynégétique de la *sierra* de Calamonte, où l'on chassait entre autres le cerf et le sanglier¹¹. La forêt s'étendait donc largement tout autour de la *sierra* voisine de San Serván, et l'on peut penser, compte tenu de l'absence de tout vestige construit d'occupation du sol, que les terres boisées ou non boisées ont pu servir de communaux (*silvae et pascua publica*) dès l'Antiquité (par exemple la zone inondable *del Prado*, en bordure du Guadiana).

Peu riche en établissements, mais bien doté en ressources naturelles, ce premier tronçon de la vallée marquerait donc plutôt une partie du domaine d'intérêt public des éméritains. Le gué antique qui la délimitait à l'ouest devait se situer entre « Evandriana » et « Cubillana », sans doute non loin du vieux chemin de franchissement qui unissait il y a cinquante ans les villages de La Garrovilla et d'Arroyo de San Serván. Nous serions tenté d'en faire partir le tracé depuis le milliaire X de la rive droite — qui marque un changement de direction — pour rejoindre la borne VIII ou IX de la rive opposée. Cette hypothèse repose sur la présence voisine de la *mansio Evandriana* (borne IX de la rive gauche), mais surtout sur l'existence évidente dès l'Antiquité d'un chemin de bretelle passant par Arroyo de

¹⁰ J.-G. GORGES et C. RICO, "Barrages ruraux d'époque romaine en moyenne vallée du Guadiana", dans *Économie et territoire en Lusitanie romaine*, Madrid, 1999, p. 168-169.

¹¹ Passage du *Libro de la Montería*, Barcelone, 1956, Chapitre XI, repris de ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Mérida*, p. 94 : "La sierra de colomonte la mayor es buena monte de puercos en invierno et en tiempo de verano en panes. Et si yo quiere el venado de contra de merida, est la voceria en el camino que viene de almendral para merida, hasta encima de la sierra. Et est la armada al pie del lomo de colomonte" (milieu du XIII^e s.). Sur Arroyo de San Serván, citons pour mémoire les quelques pages bien confuses de V. NAVARRO DEL CASTILLO, "Rasguños históricos de Arroyo de San Serván y sus viejas ermitas", *REE*, XXVII, 1971, p. 67-190 (principalement p. 73-82).

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

San Serván et longeant l'*arroyo* Tripero, permettant ainsi de relier cette partie de la vallée du Guadiana à la route d'*Hispalis*, rejointe au niveau de Torremegía¹². C'est sans nul doute par ce chemin que transitaient depuis la rive droite une partie des matériaux de constructions nécessaires à l'édification des grandes villas de l'intérieur de la *Tierra de Barros*.

B. TRONÇON II : D'EVANDRIANA A PUEBLA DE LA CALZADA/LOBON.

Avec ce second tronçon, qui marque la fin du grand méandre de Mérida, commence vraiment le parcours vers l'ouest de la moyenne vallée. Bien que celle-ci aille en s'élargissant, les deux voies dessinent de chaque côté du fleuve un long couloir aux bords presque parallèles dont l'écartement se situe toujours entre deux milles (minimum) et trois milles romains (maximum). C'est aussi, manifestement, la zone de la vallée où le peuplement rural paraît le plus fourni, tant pour le fond de vallée que pour les hauteurs avoisinantes. Ce secteur coïncide dans sa majeure partie avec une zone que nous avons méthodiquement prospectée pendant trois années consécutives en 1994-1996, afin de mieux comprendre l'environnement de la grande villa de « Torre Águila » en la resituant dans une large coupe transversale de la vallée¹³ (Fig. 3). On peut donc considérer que les traces de peuplement relevées pour cette partie sont assez significatives de la réalité antique, en dépit de la forte modification du paysage enregistrée dans les dernières décennies du XX^e siècle¹⁴. Deux impressions d'ensemble peuvent en être retirées d'emblée : la première est que seuls des établissements d'importance se sont installés dans ce secteur, où les indices de petites installations secondaires paraissent totalement absents ; la seconde est que le

¹² J.-G. GORGES, "Prospections archéologiques autour d'*Augusta Emerita* ; soixante-dix sites ruraux en quête de signification", *REA*, 88, 1986 (1-4) (= GORGES, "Soixante-dix sites"), p. 215-236. Cf. carte p. 233, où l'on voit cet axe se dessiner par la seule implantation rurale.

¹³ RODRÍGUEZ MARTÍN, "Implantaciones rurales", p.122 sq. ; ID., *Arqueología de la villa romana de Torre Águila*, Cáceres, 1993 (thèse doctorale inédite) (= RODRÍGUEZ MARTÍN, *Arqueología de Torre Águila*), p. 22-23.

¹⁴ Elle est principalement imputable aux travaux de nivellement liés à la pratique généralisée de l'irrigation issue du "Plan Badajoz", initié dans les années cinquante. En sus des vergers, le maïs et même le riz sont à présent largement cultivés en moyenne vallée du Guadiana.

nombre de ces grandes villas demeure relativement limité, puisque la bande transversale longuement prospectée, qui embrassait une surface d'environ 50 kilomètres carrés (soit 5.000 hectares), n'a livré au total qu'une douzaine de sites, dont seulement sept villas sûres. Compte tenu de la proximité relative de la capitale (entre 10 et 17 milles romains, soit 15 à 25 km) et de la facilité des moyens de communication dans cette zone, ce faible chiffre peut surprendre.

On relèvera également que dans tout ce secteur géographique, les traces de migrations du Guadiana dans son lit sont nombreuses et que son cours, peu profond, a régulièrement tendu à se rapprocher de la rive gauche, en particulier près de Lobón où la base même de la hauteur qui abrite la ville a été largement sapée. Jusqu'aux travaux de régulation des années 1950, ces variations de l'antique *Ana* ont fréquemment donné lieu, sur une large surface, à de nombreux bras secondaires du fleuve, tantôt vivants, tantôt morts, et qui sont autant de manifestations des caprices d'un fleuve longtemps aussi irrégulier que puissant. On notera, par exemple, que la villa de « Torre Águila », qui se trouvait sur la rive gauche du fleuve lors de sa construction, est aujourd'hui minée du côté de sa façade par la rive droite du Guadiana. Toutes ces villas de fond de vallée étaient donc particulièrement exposées, ce que leurs propriétaires antiques ne pouvaient ignorer. Au total, ce sont donc onze sites, dont sept villas sûres, qui ont été reconnus pour ce secteur, auxquels il faut ajouter une bourgade romanisée sur le vieux site indigène de Lobón¹⁵, ainsi qu'une installation romaine liée à l'exploitation d'une carrière de granit sur la rive droite, ce que nous verrons plus loin. Cinq autres établissements, que nous ne détaillerons pas ici, occupaient en outre l'ancienne rive droite.

¹⁵ Sur Lobón, voir MORENO DE VARGAS, *Historia de Mérida*, p. 461-462 ; V. NAVARRO DEL CASTILLO, "El pueblo de Lyco (Lobón) a través de la Historia", *REE*, XIX-1, 1963, p. 51-99, qui présente une thèse d'identification rejetée dans ses écrits postérieurs ; ID., *Historia de Mérida y pueblos de su comarca*, I, Cáceres, 1975, p. 140-142 ; ID., *Extremadura, un grito en la Historia*, I, Cáceres, 1980, p. 82. Le travail de sape et d'érosion du Guadiana a fini par provoquer des éboulements de terrain qui ont mis au jour des décharges antiques renfermant un matériel varié : céramiques grecques, "brunies" indigènes, romaines du Haut-Empire, etc. L'histoire de Lobón, vieux *castro* indigène, est longue, et le site a été occupé de façon continue du VII^e s. av. J.-C. à l'époque arabe. Préexistant à la Mérida romaine, il a longtemps été le seul noyau « urbain » de cette partie occidentale de la moyenne vallée (*Vegas Bajas*), la butte de Badajoz n'ayant pas semblé connaître de réelle occupation dans l'Antiquité.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

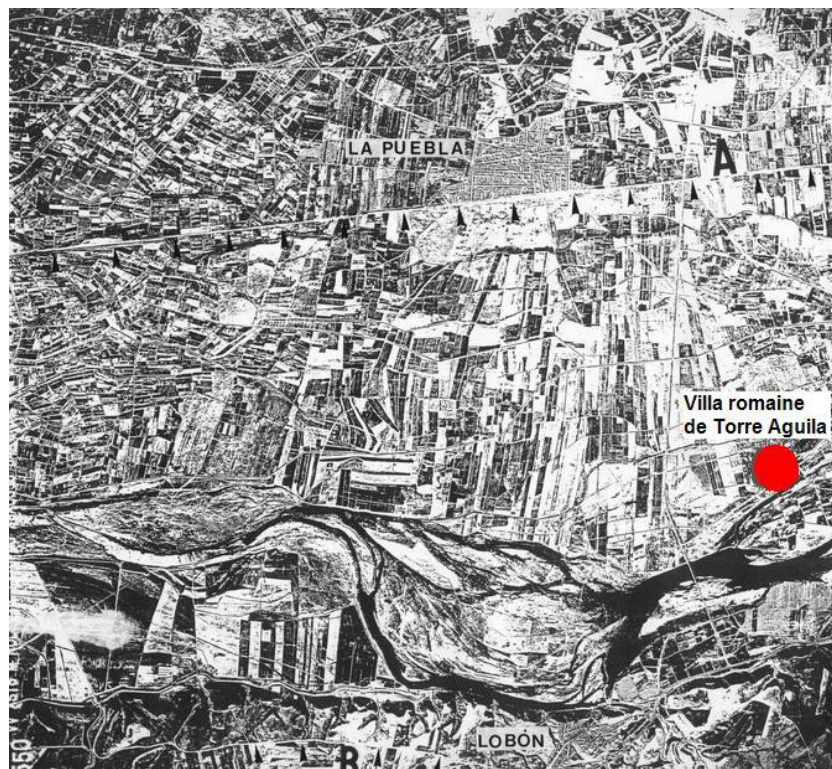


Fig. 3. Dans la partie médiane de la moyenne vallée, entre Lobón et Puebla de la Calzada, la grande villa de Torre Águila, née dès le I^{er} s. av. J.-C., se trouvait à l'origine sur la rive gauche du fleuve. En A, la chaussée nord marque clairement la limite « administrative » ancienne assignée au lit du fleuve : reconstruit à l'époque moderne, le village de La Puebla ne s'est édifié que sur un seul côté de l'ancienne voie romaine. Au sud, sous la pression d'un nouveau méandre du Guadiana, la route antique, qui longeait primitivement le relief de Lobón en suivant le bord de la vallée fluviale, a finalement dû migrer vers le rebord plus élevé du plateau des *Tierras de Barros* (B) (Photo « Vol américain » 1956).

La prospection que nous avons menée s'est évidemment étendue hors de la seule zone délimitée par les voies pour s'intéresser à l'ensemble du fond de vallée, jusqu'aux premiers reliefs bordant celle-ci. Elle a permis de mettre en évidence pour ce tronçon, de chaque

côté de la vallée, l'existence pour la période antique d'un long cordon forestier, large en moyenne de 1,5 à 2 km, et s'étirant sur une dizaine de kilomètres. Sur les premières terrasses de la rive gauche, entre Arroyo de San Serván et Lobón, là où l'on cultive l'olivier surtout depuis la mécanisation moderne, la toponymie a souvent conservé le souvenir d'une végétation sylvestre autrefois abondante (« El Encinar », « El Montero », « El Montecillo »...), suite des forêts des *sierras* de Calamonte et de San Serván, et dont on trouve aujourd'hui la trace, de façon résiduelle, que dans les endroits du relief les moins accessibles¹⁶. Malgré de longues et pénibles prospections dans toute cette zone, aucun vestige antique, si modeste soit-il, n'a pu être repéré sur un sol par ailleurs extrêmement caillouteux, alors que les traces d'occupation réapparaissent clairement une fois passées les premières côtes et retrouvé le grand plateau des *Tierras de Barros*, mais cette fois bien sûr en dehors du couloir de la vallée elle-même.

Ce bandeau forestier, à la fois terrain de chasse et réserve de bois, trouve son pendant sur la rive droite, de La Garrovilla à Montijo, où il s'étire sur les premières hauteurs, notamment sur les petits reliefs imputables à divers affleurements rocheux s'étendant des rives du Lácara au modeste sommet de « La Centinela » (alt. 270 m). Ici, même si elle est peu dense, une couverture de chênes sylvestres a subsisté, et la toponymie associée rappelle sans ambiguïté la nature longtemps plus « industrielle » des marges droites de la vallée (« Los Hornos », « Los Caleños »...) ainsi que l'exploitation continue qui y était faite des ressources naturelles¹⁷. De fait, nous avons retrouvé les traces antiques d'une activité qui se poursuit sporadiquement de nos jours, et dont témoigne une série de fours à chaux d'époque romaine placés en lisière de la zone forestière, tout près de la voie ferrée, au nord-ouest de Torremayor¹⁸. À trois cents mètres au nord des anciennes installations romaines, deux fours modernes sont toujours en fonctionnement, mais les traces de fours de diverses époques, en particulier médiévaux et modernes, isolés ou en batterie de trois ou quatre, se poursuivent à mi-pente jusqu'au *cerro de San Gregorio*, près de Montijo. Tous ces fours sont installés à proximité même des carrières directement creusées dans la roche affleurante et nous

¹⁶ Concrètement, depuis de la zone de "El Barrillo" à l'ouest d'Arroyo de San Serván, jusqu'aux hauteurs de Lobón (ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Mérida*, p. 94).

¹⁷ ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Montijo*, p. 64-65.

¹⁸ Au sud de la voie ferrée, entre les anciens kilomètres 470 et 471 de la voie.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

avons pu retrouver, à l'orée de la zone boisée qui fournissait évidemment tout le bois nécessaire, quelques-unes des tranchées pratiquées à l'époque romaine pour l'extraction de la pierre à chaux.

La fabrication de chaux pour la construction n'était d'ailleurs pas la seule activité pratiquée à cette époque dans cette bande sauvegardée de végétation naturelle, longue d'environ sept kilomètres et large en moyenne d'un kilomètre et demi, cédant ensuite la place à de nouvelles terres cultivables. Nous avons pu en effet relever également, sur un vaste secteur dominant la *ribera* de Lácara (1.000 m x 500 m), des traces continues de carrières antiques à ciel ouvert destinées à dégager dans la diorite des pierres de constructions que l'on retrouve par ailleurs dans tous les établissements de la zone. Souvent peu profondes, les tranchées étaient ouvertes par des lignes d'entailles creusées au pic et dans lesquelles on insérait des coins de bois humidifiés pour faire éclater la roche avant d'extraire les blocs. Les traces en sont visibles en de multiples endroits, mais le lieu abritait aussi un village de carriers, situé à mi-pente, entre la forêt et la *ribera* de Lácara. En plein milieu de la zone exploitée, ce *poblado* industriel occupe environ un hectare et montre les signes d'une installation sommaire, mais robuste. Les restes abondants de tuiles à rebord (*tegulae*) et de briques témoignent de l'existence de lieux couverts, tout en suggérant la transformation en abris grossiers des ouvertures les plus grandes pratiquées dans la roche pour en extraire la pierre de construction.

Toujours dans la zone de prospection intensive, les vestiges de deux villas importantes ont pu être relevés entre le bois de la rive droite et la voie romaine (« Las Vegas », « El Gamonal »). On leur ajoutera, en remontant le Lácara sur sa berge gauche, les restes déjà connus d'un autre établissement conséquent (« Ermita de Lácara »). Il faut encore signaler, en complément, quatre autres sites pouvant correspondre à des implantations rurales de nature indéterminée — dont trois pour l'ancienne rive droite du Guadiana — afin de donner pour cette zone le panorama d'occupation antique le plus exhaustif possible.

Les hauteurs de Lobón, sur la rive gauche, marquent aussi l'emplacement d'un gué très ancien sur le Guadiana. La localisation

supposée de la borne XVI de la voie sud¹⁹ pourrait en marquer le point d'aboutissement à l'époque romaine, selon un schéma de circulation voisin de celui d'aujourd'hui. Mais il est vrai aussi que la borne XVII suivante correspondrait exactement à l'emplacement de Lobón, en particulier dans le cas où la route romaine serait passée en contrebas de ce village, hypothèse aujourd'hui la plus plausible. Dans ce cas, l'origine du chemin de franchissement serait à placer à la hauteur de la borne XVIII de la voie nord, soit au niveau exact de Puebla de la Calzada, déterminant ainsi un nouveau tronçon de la vallée.

C. TRONÇON III : DE LOBÓN/PUEBLA DE LA CALZADA À TALAVERA LA REAL (*DIPO*).

Dans cette partie de la moyenne vallée, la très faible pente que connaît le cours du fleuve (à peine un mètre en une quinzaine de kilomètres...) a provoqué un élargissement exceptionnel du lit du Guadiana, donnant lieu à de multiples ramifications dont témoignent de nombreux bras morts ou trous d'eau²⁰. Si l'on excepte le « camino de la barca », qui conduisait au franchissement du fleuve par un bac à la hauteur de Talavera quand l'eau était abondante, on n'y relève qu'un seul gué notable, fermant la zone en aval. Partant du mille XXIX de la voie nord, l'ancien « camino de la estación », prolongé jusqu'au mille XXVIII de la voie sud par la limite administrative de la commune, en délimite assez bien le tracé. Unissant les deux chaussées parallèles, le gué permettait aussi une communication facile entre les deux stations de l'*Itinéraire Antonin* que représentaient Talavera (*Dipo*) au sud et *Plagiaria* au nord²¹.

À l'image de la section précédente, cette partie de la vallée était relativement peuplée puisque l'on peut y dénombrer au moins 15 villas et divers établissements d'époque romaine. Plus des deux tiers de ces sites se trouvent à l'intérieur même du couloir délimité par les deux axes routiers, les deux premiers seuls étant sur la rive droite. A

¹⁹ Il s'agit du milliaire découvert dans la villa de Torre Águila : cf. J.-G. GORGES et F. G. RODRIGUEZ MARTIN, « Nuevo miliario de Magnencio hallado en la villa romana de Torre Águila (Montijo, Badajoz) : epigrafía y territorio », *Anas*, 10, 1997, p. 7-24.

²⁰ ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Montijo*, p. 17.

²¹ GORGES et RODRIGUEZ MARTIN, 2000 : p. 109 et p. 113.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

l'extérieur de ce corridor, les sites proches sont moins nombreux, notamment sur la rive droite où l'on ne peut compter que la seule villa du « Fresno »²². Ils sont plus abondants pour la rive gauche, qui en rassemble au moins cinq à proximité de deux affluents du Guadiana, la rivière Guadajira et l'arroyo Entrín Verde. En dehors de ces *villae*, trois autres sites présentant des vestiges romains doivent être mentionnés. Les deux premiers, non loin du río Guadajira, évoquent de probables établissements agricoles d'origine pré-romaine. Le dernier concerne la ville même de Talavera la Real, possible bourgade antique exactement distante de Mérida de XXVI milles romains et où l'on doit donc localiser la *mansio Dipo* de l'*Itinéraire Antonin*²².

Indiquons aussi que ce troisième tronçon de la vallée apparaît comme essentiellement rural. Au contraire des zones précédentes, on ne peut y relever ni carrières ni fours à chaux sur aucune des deux rives. Les pierres utilisées pour la construction — essentiellement des grès — sont fréquentes à proximité de Guadajira et sur les hauteurs de Lobón, et l'on peut penser que cette frange de relief a dû servir de carrière naturelle pour fournir en gros matériel la plupart des villas de ce secteur. La végétation naturelle est peu présente et, hormis quelques taillis résiduels à flanc de collines face au Guadiana entre Lobón et Guadajira, les bois sont concentrés aux confins sud-est du territoire communal de Talavera. Là, en amont du río Entrín, entre cette rivière et celle de « Los Limoneles », ils ménagent ainsi une zone de transition entre les abords de la vallée du Guadiana et le plateau voisin des *Tierras de Barros*.

D. TRONÇON IV : DE TALAVERA/PLAGIARIA À BADAJOZ/ATRUS FLUMEN.

Cette quatrième et dernière partie constitue non seulement la zone la plus large de la moyenne vallée, mais sa pente extrêmement faible a facilité l'étalement du fleuve qui y a tracé de nombreux bras²³. Leurs cours, peu profonds, fluctuant au gré des crues, ont toujours

²² WESS., I. A., 418, 3, *Dipone*. *Dipone*, ou *Dipo*, est habituellement assimilée à la *Dipo* carpétane (?) citée chez TITE-LIVE (39, 30) et mentionnée par SALLUSTE (*Hist.*, 1, 113).

²³ I. ROSO DE LUNA et F. HERNÁNDEZ PACHECO, *Mapa geológico de España. Explicación de la hoja 775*, Badajoz, Madrid, 1953 (= ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Badajoz*), p. 14.

représenté un facteur d'instabilité plus prononcé qu'ailleurs, s'ajoutant à un phénomène particulier de circulation de l'eau en profondeur, conduisant parfois à une véritable « disparition » du Guadiana dans son lit lors des sécheresses estivales²⁴. Ces données ont eu pour conséquence, jusqu'au milieu des années 1950, de multiplier les possibilités de franchissement du fleuve, au point qu'il nous apparaît difficile de privilégier pour l'époque antique tel ou tel gué précis. Le Guadiana, en amont de Badajoz, devait se franchir assez facilement en maints endroits durant la majeure partie de l'année, et le seul gué d'importance à signaler pour cette zone est en fait celui sur le río Gévora, affluent de la rive droite de l'*Ana* et marquant en fait pour cette zone la fin du *territorium Emeritense*.

L'implantation rurale pour ce secteur terminal est donc logiquement faible — seules trois villas y sont recensées — et l'absence de bourgs ou de noyaux urbains connus laisse la part belle aux stations routières de la voie nord qui y forment autant d'îlots de romanité. Notons que sur les trois villas existantes, deux sont clairement situées à proximité du Guadiana, et non loin du tronçon antérieurement étudié. Un seul établissement romain indéniable — et peut-être seulement du second siècle — est à mettre au crédit de la zone de Badajoz, pour laquelle nous ne possédons toujours pas les preuves d'un quelconque noyau urbain à l'époque antique, et cela en dépit de nouvelles fouilles en cours sur le site de l'Alcazaba : c'est la villa de « Las Tomas », située à 2 kilomètres au sud-est de la ville actuelle, sur la rive gauche. Ce grand établissement, dont les vestiges s'étalent sur plus d'un hectare, bénéficiait d'un important barrage privé, sans doute plus tardif. Placé en bordure et à l'extrémité d'un axe dont on verra plus loin qu'il s'agit en fait de l'extrémité ouest du *decumanus* majeur structurant le *territorium* éméritain, il marquait, à sa façon, la limite occidentale du territoire éméritain.

La rive droite du Guadiana, pour sa part, rassemble dans les environs de Badajoz plusieurs carrières de calcaire métamorphique dont il reste difficile de dire si elles ont été en exploitation à l'époque romaine. Réunies autour des *cerros* de Calamón et de San Cristobal, la pierre qui pouvait y être exploitée — une roche cambrienne avec

²⁴ MADDOZ, *Diccionario*, t. IX, Madrid, 1830, s. v. Guadiana, p. 33-38. Le phénomène était bien connu des géographes arabes et on le retrouve mentionné sous la plume de plusieurs auteurs dans leur description d'*Al Andalus* : cf. J. A. PACHECO PANIAGUA, *Extremadura en los geógrafos árabes* (Colección de Historia, 10), Badajoz, 1991.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

des affleurements d'un marbre très cristallisé et fissuré²⁵ — ne pouvait faire l'objet d'une utilisation noble. Le matériel provenant des carrières de San Cristobal, notamment, a été principalement utilisé pour la maçonnerie à l'époque moderne et il y a peu encore. Les fours à chaux se situaient à proximité, non loin d'une zone boisée indispensable à leur bon fonctionnement. Le produit final, en revanche, semble avoir été de très bonne qualité²⁶.

Une zone boisée très ancienne peut être localisée au nord de la route romaine, depuis l'embranchement vers *Botoa* (mille XXXI) et jusqu'au franchissement du río Gévora (mille XXXVII), englobant les grandes propriétés de Carbonera et de Sagrajas. Les nombreux toponymes médiévaux et modernes (« Carboneras », notamment...) confirment l'exploitation en grande partie industrielle de ces forêts, en particulier pour la production de charbon de bois. Mais d'autres espaces forestiers importants occupaient les premières élévations suivant le passage du Gévora et les pentes du cerro de San Cristobal, avec une prolongation notable vers l'actuelle frontière portugaise. En parallèle, un cordon forestier de même nature s'étirait sur la rive gauche du Guadiana, des limites communales sud de Talavera la Real jusqu'aux abords mêmes de Badajoz (« Tres Arroyos », « El Alcornoque », « Casa Colorada », etc.), pour se prolonger ensuite en direction de la moderne route de Séville.

II.- Le réseau routier antique et les axes majeurs de la *pertica* éméritaine, indices et appuis d'une mesure du fleuve dans la moyenne vallée de l'*Ana*.

La structuration du paysage antique de la moyenne vallée du Guadiana ne se comprendrait pas, toutefois, si les données de l'archéologie n'étaient pas confrontées à une dernière source, indispensable à la bonne compréhension de toute cette zone. Il s'agit, évidemment, des textes bien connus qui nous ont été transmis par les *gromatici veteres* pour le territoire de Mérida, tant celui-ci, par son extension et la taille inhabituelle de ses parcelles, avait pu frapper les

²⁵ ROSO-HERNÁNDEZ, *Explicación Badajoz*, p. 78-79.

²⁶ EID., *Ibid.*, p. 77-79.

contemporains²⁷. Le passage fondamental — le plus connu — est celui de Frontin, transmis par Agennius Urbicus, et dont nous devons à P. Le Roux une récente traduction en français²⁸.

« Je sais qu'en Lusitanie, sur le territoire (*finēs*) des Eméritains, le fleuve Anas, qui n'occupe pas peu de place, traverse la *pertica* de la colonie en son milieu et qu'à proximité de son cours, les terres (*agri*) ont été assignées là où, d'un bout à l'autre, on a alors jugé que le sol était utile. À cause de la grande taille du territoire occupé, en effet, [le fondateur] a disposé les vétérans sur le pourtour, pour ainsi dire à la limite, comme s'il s'agissait de bornes, et très peu près de la colonie et au voisinage du fleuve Anas : le reste avait été laissé pour de futures assignations complémentaires. Néanmoins, malgré une deuxième et une troisième assignation, le partage ne put venir à bout de la quantité de terres disponibles ; il en subsista une partie non assignée. Dans ce territoire, alors qu'on enquêtait sur les subsécives, les occupants (*possessores*) obtinrent du gouverneur de la province qu'il fixât une largeur au fleuve Anas. Maintenant qu'on contraignait chacun à racheter les subsécives qu'il avait occupées, on jugea injuste que quelqu'un achetât un fleuve qui appartenait à tous (*publicus*) ou les espaces incultes qu'il baignait. C'est pourquoi on a établi une mesure du fleuve. J'ai estimé qu'il fallait retranscrire ces faits à titre d'exemple. Car, en Italie aussi, on a assigné au fleuve Pisaurum une largeur correspondant à la zone inondable ».

De ce texte désormais classique, il nous faut retenir un certain nombre d'éléments pour mieux en appréhender le contexte :

1° Le fleuve *Anas* traverse la *pertica* de la colonie en son milieu (*per mediam coloniae perticam ire flumen Anam*), ce qui exprime clairement le fait que le territoire arpenté originel de la colonie est

²⁷ On retrouvera ces textes et la bibliographie concernant Mérida au complet dans ARIÑO-GURT, "Catastros romanos", spécialement p. 45-49. Sur les arpenteurs romains en général, voir G. CHOUQUER et F. FAVORY, *Les arpenteurs romains. Théorie et pratique*, Ed. Errance, Paris, 1992.

²⁸ P. LE ROUX, "Le territoire de la colonie auguste de Mérida. Réflexions pour un bilan", dans J.-G. GORGES et F. G. RODRIGUEZ MARTIN (éds.), *Economie et territoire en Lusitanie romaine*, Madrid, 1999, p. 263-276 (traduction p. 265) (= LE ROUX, "Le territoire de Mérida").

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

unique, qu'il s'étend à peu près dans les mêmes proportions au nord et au sud du Guadiana et qu'enfin le fleuve ne constitue pas une interruption de la *pertica*, mais qu'il en marque le centre.

2) Le territoire inscrit au cadastre est véritablement impressionnant par son ampleur (*magnitudo agrorum*), car les terres ont été assignées aussi loin qu'elle ont été jugées utiles (*agri sunt adsignati qua usque tunc solum utile uisum est*), et même plusieurs attributions successives n'ont pu « vaincre » la quantité de terre disponible (*nihilo minus et secunda et tertia postea facta est adsignatio : nec tamen agrorum modus diuisione uinci potuit, sed superfuit inadsignatus*).

3) Cette ampleur justifie le choix d'installer les colons en priorité à la périphérie même du territoire constitué, à la fois pour mieux en marquer de façon visible les limites et pour empêcher l'occupation trop massive des secteurs les plus attrayants, comme la proximité de la cité coloniale ou les abords du fleuve (*propter magnitudinem enim agrorum ueteranos circa extremum fere finem uelut terminos disposuit, paucissimos circa coloniam et circa flumen Anam*). Les vétérans sont donc avant tout utilisés « comme des bornes », afin d'occuper les terres les plus éloignées, et l'on peut penser que les lots proches de la colonie ou faciles d'accès depuis celle-ci n'ont été attribués que graduellement, en fonction du plan de développement voulu pour la colonie, et sous l'étroit contrôle de ses magistrats. Nous avons donc affaire à un plan raisonné d'occupation du sol, faisant avancer de pair l'aménagement urbain et l'aménagement du territoire, l'ensemble étant pensé sur une échelle hors du commun et ménageant l'avenir.

Pourtant, nous pouvons déjà relever dans ces quelques observations une certaine contradiction avec les données archéologiques, puisqu'il semblerait *a priori* que la moyenne vallée du Guadiana, qui regroupe pour le moins une cinquantaine d'établissements divers, constitue l'une des zones les plus riches en villas du territoire éméritain avec la *Tierra de Barros*, notamment aux alentours de Torremergía et d'Almendralejo, là où se situe le cœur de la centuriation sud de Mérida²⁹. Or, si l'on en croit Frontin, le fleuve et ses abords n'étaient

²⁹ ARIÑO-GURT, "Catastros romanos", p. 51-57 ; A. ALONSO SANCHEZ, E. CERRILLO M. DE CACERES et J. M^a FERNANDEZ CORRALES, "Tres ejemplos de poblamiento rural romano en torno a ciudades de la Vía de la Plata : Augusta Emerita, Norba Caesarina y Capara", dans J.-G. GORGES et M. SALINAS DE FRIAS (éd.), *Les Campagnes de Lusitanie romaine*, p. 67-87 (spécialement p. 72-78) ; A. RODRIGUEZ

juridiquement pas constructibles, car placés sous un statut spécifique, comme nous l'apprend un deuxième groupe d'éléments tirés du même texte :

4) En effet, il apparaît que fût menée dans le territoire de Mérida une enquête sur les subsécives, c'est-à-dire sur les parties de l'*ager publicus* non assignables ou constituant des rebuts de l'assignation (*in his agris cum subseciua requirerentur*), catégorie à laquelle appartenaient le fleuve et ses abords. Frontin ayant écrit à la fin de sa vie, sous Domitien (81-96 ap. J.-C.), il est probable que cette enquête fut ordonnée par Vespasien qui, vers 75 ap. J.-C., lança en Italie et dans les provinces une vaste opération de reprise en main de l'*ager publicus*, considéré par lui comme relevant du domaine impérial, mais accaparé en maints endroits par des particuliers.

5) Or, faute de propriétaires possibles en bonne et due forme (*domini*), il est archéologiquement évident que la partie centrale de la moyenne vallée était toutefois occupée par certains de ces *possessores* mentionnés par Frontin. Ces « possesseurs » ne pouvaient être des propriétaires de plein droit, mais seulement des usufruitiers ou des détenteurs à titre précaire d'une partie du domaine public. De fait, on sait que tout détenteur de l'*ager publicus* était qualifié du terme de *possessor*, ce qui était une façon pour la collectivité propriétaire du domaine public de continuer à affirmer son droit éminent sur les terres occupées. Isidore de Séville nous donne d'ailleurs une excellente définition de ces « possessions » (*possessiones*), qui sont, écrit-il, « des terres publiques ou privées de grande étendue et qui n'ont pas été acquises par achat, mais que chacun a occupées (*occupare*) quand il l'a pu, et dont il a pris possession (*possidere*) : d'où leur nom »³⁰.

6) La volonté impériale, comme elle l'a fait en Italie au grand mécontentement d'une partie de la classe politique, impose donc à nos *possessores* éméritains de racheter les terres qu'ils occupent. Il semble bien qu'à ce moment, vers 75/80 ap. J.-C., la délimitation juridique des terres de la vallée du Guadiana à l'ouest de Mérida n'ait

DIAZ, *Arqueología de Tierra de Barros*, Zafra, 1986, inventorie pour cette zone 120 gisements d'époque romaine inégalement répartis et d'importances diverses.

³⁰ ISIDORE DE SEVILLE, *De Agris*, La. 369, 3-6.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

plus été très claire, obligeant propriétaires et surtout possesseurs à se tourner vers le gouverneur de province pour obtenir que l'on fixât au fleuve une largeur précise (*impetrauerunt possessores a praeside provinciae eius, ut aliquam latitudinem Anae flumini daret*), afin bien sûr de déterminer au plus juste les zones de subsécives à racheter. Cette « mesure du fleuve » n'est pas unique, puisque Frontin cite un cas semblable en Italie, où l'on a assigné au fleuve *Pisaurum* une largeur correspondant à la zone inondable³¹.

Deux constatations ressortent *in fine* de la lecture de ce texte. La première, prosaïque, est que personne ne fût pleinement satisfait de ces mesures. Les *possessores* d'abord, obligés à acheter des terres qu'ils occupaient parfois depuis longtemps. La fondation d'*Augusta Emerita* remonte alors à une centaine d'années (25 av. J.-C.), mais le matériel datable correspondant à la plupart de sites de villas de la moyenne vallée fait apparaître une occupation des lieux en général vers le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., ou dès l'époque claudienne dans certains cas. Sans doute ces premières villas ne sont-elles pas de véritables unités d'exploitation, mais plutôt des résidences secondaires de l'aristocratie et de l'élite urbaine, élevées à leurs risques et périls dans une zone réputée dangereuse et mettant à profit à la fois la proximité relative de la capitale, les facilités de communication et l'agrément d'une grande vallée fluviale, en particulier durant l'été. D'ailleurs, leur environnement toujours inculte à l'époque de la réforme voulue par Vespasien est attesté par Frontin. Mais ces terres non travaillées avaient aussi des utilisateurs « publics », éleveurs, pêcheurs ou petits maraîchers, lesquels formèrent une seconde catégorie de mécontents, puisqu'on jugea qu'il « était injuste que quelqu'un achetât un fleuve qui appartenait à tous ainsi que les espaces incultes qu'il baignait » (*iniquum iudicatum est, ut quisquam amnem publicum emeret aut sterilia quae alluebat*).

La seconde constatation est que ce texte, qui a valeur d'*exemplum* aux yeux de Frontin, est bien le témoignage d'une réalité, puisque non seulement il nous affirme en l'espèce qu'une mesure de l'Anas fût établie (*modus itaque flumini est constitutus*), mais que nous en avons aussi la preuve archéologique inscrite dans le paysage même de la moyenne vallée. Car c'est bien, effectivement, la « mesure du fleuve » que délimite le tracé conservé des deux grands axes

³¹ AGENNIUS URBICUS, Th., p. 44, 5.

routiers antiques à l'ouest de Mérida, et c'est là qu'il faut chercher l'explication de ce long couloir géométrique enserrant le lit du Guadiana, dont la largeur oscille en permanence entre deux et trois milles romains.

Si le tracé de la voie sud est dans sa majeure partie dicté par le relief (la route « colle » au piémont du front de collines du côté gauche de la vallée sur plus de la moitié de son parcours), on sait que celui de la voie nord, en revanche, ne fait l'objet d'aucune contrainte géographique, compte tenu de l'éloignement des premiers reliefs. C'est donc tout à fait intentionnellement que la voie s'écarte du chemin normalement le plus court, et son tracé traduit bien l'expression affichée d'une volonté délibérée. D'ailleurs, quand la géographie de la rive nord impose un réel changement d'orientation, par exemple pour suivre un méandre montant du fleuve, c'est le tracé de la voie sud qui prend alors le relais, s'imposant un écart parfois considérable pour continuer à suivre au plus près la délimitation de la « mesure du fleuve ». On en a la démonstration, notamment, pour la zone comprise entre Talavera la Real et Badajoz, où le dessin en lignes brisées de la route sud s'écarte fortement du trajet idéalement le plus court et constitue le parallèle des longs segments de droites parcourus par la route nord entre les environs de Torremayor et Valdelacalzada.

Mais cette constatation ne serait rien si elle ne s'appuyait pas sur un autre élément, fondamental celui-là, de l'organisation du paysage antique. Forts des certitudes que nous pouvions avoir sur l'existence et la physionomie de la centuriation reconnue au sud de Mérida³², et dont on sait qu'elle s'étendait entre les ríos Matachel et Guadajira sur une profondeur supérieure à 40 kilomètres. Les outils informatiques des SIG appliqués à la cartographie ancienne sur un montage de feuilles au 1/50.000^e centré sur la moyenne vallée et aux photographies aériennes de 1956 ont confirmé et précisé les éléments que la bonne vieille grille modulaire classique avait déjà su mettre en évidence : à savoir des centuries de 710 m x 1420 m de côté (constituées en fait de deux centuries classiques accolées) et des lignes de forces correspondant à des axes majeurs. Disposant de points d'appuis sûrs, comme par exemple le *kardo* principal de la centuriation³³ que l'on peut toujours suivre sur plus de 11 km de distance

³² Cf. ARIÑO-GURT, "Catastros romanos", p. 44-58.

³³ EID., *Ibid.*, p. 54-58 ; le "camino de la Reyerta", bien visible sur la carte d'Almen-

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

dans le paysage, la lecture des résultats doit être considérée comme fiable, d'autant qu'elle met en lumière des éléments d'importance : en effet, alors que l'on sait que d'ordinaire les rapports entre voies et centuriations sont souvent inexistants, arpenteurs et ingénieurs suivant chacun leur propre logique, il est clair que ce n'est le cas ni dans la moyenne vallée, ni aux abords mêmes de Mérida.

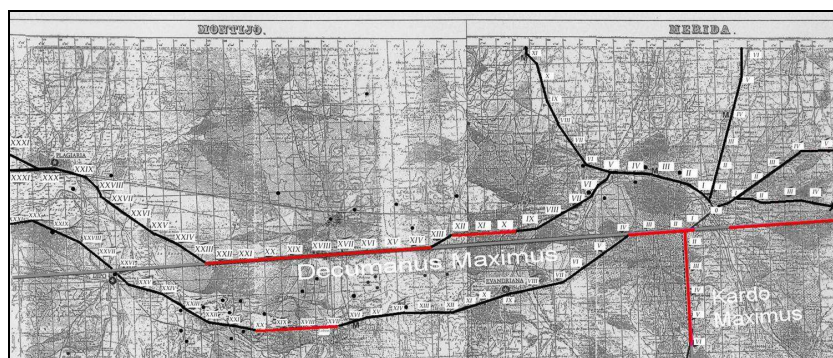


Fig. 4. Les rapports visibles entre le tracé du réseau routier de la moyenne vallée et les axes principaux ou secondaires des *limites* de la *pertica* éméritaine traduisent bien la volonté de donner au fleuve une « mesure » définitivement inscrite dans le paysage et matérialisée par les deux chaussées latérales (montages des cartes topographiques au 1/50.000^e n°777 [Mérida] et n°776 [Montijo], éditions de 1940 et 1941).

En moyenne vallée, les deux routes empruntent à plusieurs reprises, et parfois sur des distances importantes, le tracé de certains *decumani* de la *pertica* (Fig. 4). C'est le cas par exemple, pour la voie de la rive sud, des deux milles romains qui suivent sa jonction avec l'ancienne route de Séville après la sortie de Mérida. Il en va de même, sur une distance équivalente pour le chemin qui, à l'ouest de Lobón, passait par le bas des collines en direction de Guadajira, et c'est aussi en partie vrai pour le chemin médiéval ou moderne qui

drilejo [803], est toujours en usage de nos jours, bien qu'il ne desserve aucun grand axe ou lieu d'habitation.

plus tard passait par le haut, après que le fleuve eut emporté la voie ancienne longeant l'escarpement de Lobón. Mais c'est surtout patent pour la voie nord qui, à trois reprises, s'inscrit exactement dans les *decumani* d'une centuriation qu'il faudra bien désormais étendre à l'ensemble de la *pertica* éméritaine³⁴. Il en va ainsi pour un segment de trois milles au moins à l'est de Torremayor, mais surtout pour la longue ligne droite, décalée d'une centurie (soit 710 m) par rapport à la précédente, et qui, partant du sud-ouest de cette même ville, court sur 9 milles romains jusqu'à la hauteur de Valdelacalzada avant de changer de cap pour suivre une nouvelle orientation du Guadiana. On se souviendra que, sur cet axe, le village médiéval de Puebla de la Calzada ne s'est développé jusqu'à il y a peu que sur le seul côté de la route opposé au fleuve, preuve d'une permanence certaine du caractère particulier de la zone délimitée par cette chaussée³⁵. Enfin, plus loin vers l'ouest, à la hauteur de *Plagiaria* et du gué sur le río Guerrero, un autre tronçon de voie emprunte encore le tracé d'un *decumanus*, mais cette fois sur une distance plus réduite de 2 ou 3 milles.

³⁴ La recherche des traces de centuriation autour de Mérida s'est faite jusqu'à présent essentiellement à partir des axes primitivement repérés sur la carte d'Almendralejo (803), confirmant pour cette zone les données apportées par les *gromatici* (HYG. GROM., Th., 135-136) : les centuries de 400 jugères (20 x 40 *actus*) — soit 100 ha (710 x 1420 m) — correspondent au double de la normale, les *decumani* étant orientés vers l'est et les *kardines* au nord. Or, les traces relevables s'estompent graduellement tant vers l'est que vers l'ouest, ce qui a conduit E. ARIÑO et J. M. GURT à limiter la "centuriation sud" aux terres comprises entre les ríos Matachel et Guadajira, considérant déjà qu'il s'agissait d'une surface remarquable. L'inclusion d'une partie du réseau routier éméritain dans des *limites* appartenant à la même *pertica* fournit à présent de nouvelles bases pour l'étude des zones centuriées. De fait, la recherche à grande échelle qu'elle facilite met en évidence des vestiges de *limites* de même orientation (4° nord/ouest pour les *kardines* et 86° est pour les *decumani*) sur l'ensemble du territoire d'*Augusta Emerita*. Les quelques éléments que nous avons donnés autrefois en faveur de l'existence d'une centuriation nord (cf. J.-G. GORGES, "Centuriation et organisation du territoire : notes préliminaires sur l'exemple de Mérida", dans P.-A. FEVRIER et PH. LEVEAU (éds.), *Villes et campagnes dans l'Empire romain*, Aix-en-Provence, 1982, p. 101-110) en font bien partie, même si l'orientation alors proposée était erronée, faute de disposer d'éléments probants sur une étendue suffisamment large.

³⁵ L'*aldeia* de Puebla de la Calzada a été créée dans la seconde moitié du XIV^e siècle par l'ordre de Santiago pour remplacer un autre hameau, El Rubio, construit au début du siècle en bordure du Guadiana face à Lobón et plusieurs fois détruit par les crues du fleuve (cf. V. NAVARRO DEL CASTILLO, *Historia de Mérida y pueblos de su comarca*, t. II, Cáceres, 1974, p. 43). Il est remarquable de constater comment à cette occasion a pu ressurgir le vieux principe romain de la "mesure du fleuve", puisque la voie a de nouveau servi de limite et que les nouvelles constructions ne se sont faites que du seul côté nord de la chaussée antique, ce dont témoignent toutes les documentations cartographiques et photographiques jusqu'aux années 1960.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

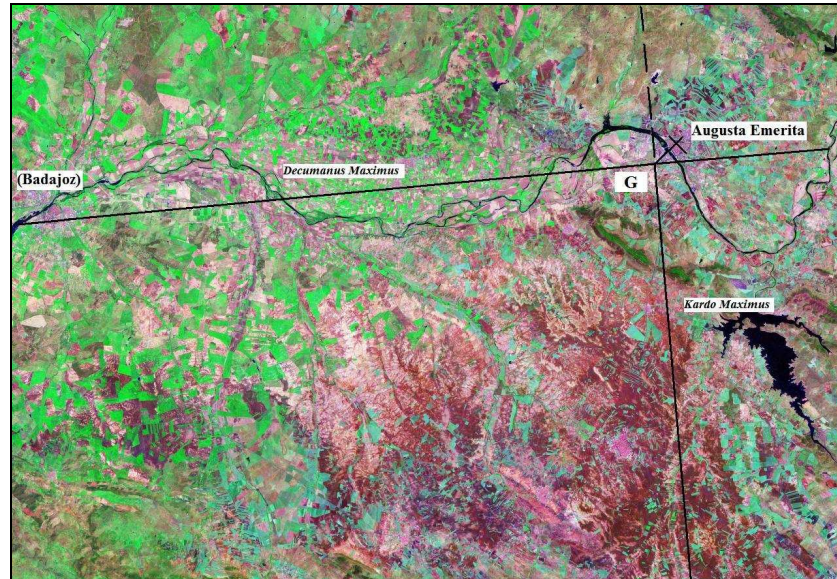


Fig. 5. Structuration du territoire antique de Mérida par la moyenne vallée du Guadiana reportée sur une image satellite. En G, point de rencontre des deux axes majeurs de la *pertica*, aboutit également la prolongation du *decumanus* majeur de la cité, faisant de ce lieu privilégié l'articulation entre cadastre rural et cadastre urbain.

Cette étroite liaison entre réseau routier et *limites* de centuriation est évidemment à mettre ici principalement sur le compte de la matérialisation de la « mesure du fleuve ». Le couloir ainsi formé délimitait, vers la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., une zone de subsécives parfaitement claire, correspondant officiellement au lit inondable du Guadiana, mais qui gardait une vocation d'usage collectif marquée. L'achat (ou le rachat) de certains subsécives par leurs *possessores* ne doit en effet pas tromper. Le caractère juridique premier de ces terres devait subsister sur la *forma* de la colonie et elles conservaient aussi en maints endroits leur qualité initiale de propriétés collectives des *Augustinorum*, notamment sous la forme de terrains communs de pâturage (*cumpascua*). On peut penser qu'il en était ainsi, en particulier, pour le tronçon de la vallée le plus proche de Mérida, où le secteur *del Prado* (« le Pré ») est pratiquement libre de restes archéologiques : on compte, entre les deux routes, trois villas seulement avant Evandriana, et pour la dernière section, moins peuplée, comprise entre

Talavera et la station *ad Atrum flumen* en bordure du río Gévora, seules deux autres villas sont connues. Les tronçons II et III de la vallée étaient à l'évidence ceux dont l'occupation des subsécives était la plus importante, mais nous devons constater que le nombre des villas y demeure relativement modeste puisqu'on ne dénombre finalement entre Evandriana et Dipo qu'une quinzaine d'établissements installés à l'intérieur de la zone délimitée par la « mesure du fleuve »³⁶. Il devait donc rester dans la vallée d'importants communaux durant le Haut-Empire, même si au fil du temps il apparaît que la majorité de ces villas ont évolué de façon classique, alliant fonctions résidentielles et fonctions économiques³⁷ en dépit de leur situation dangereusement exposée³⁸.

De la même façon que le cordon routier de la vallée enserrait les subsécives du fleuve en utilisant chaque fois que cela était possible les chemins ou *limites* de la cadastration, il est probable que le segment terminal de la route d'*Hispalis*, qui rejoint sur trois milles et demi le tracé prolongé du *kardo* principal de la centuriation sud³⁹, avait aussi une signification particulière. De fait, alors que l'on connaît pour ce secteur au moins une douzaine de villas établies entre le côté est de la route et le Guadiana proche⁴⁰, aucune trace archéologique d'établissement n'a pu être repérée à l'ouest, dans le triangle formé par cette route, la *sierra* de Calamonte et le tronçon de *decumanus* utilisé sur deux milles par la route d'*Olisipo* jusqu'à sa jonction à angle droit avec la route d'*Hispalis*. Sans doute s'agissait-il de délimiter ainsi

³⁶ La prospection fine menée dans le secteur II tendrait à prouver que le nombre réel de sites existant entre les deux voies était effectivement limité et sans doute peu éloigné des chiffres que nous avançons pour les différents secteurs de la vallée.

³⁷ Il suffit pour s'en convaincre de considérer l'évolution de la villa de Torre Águila : cf. bibliographie *supra* en note 14.

³⁸ La localisation des bâtiments sur de petites élévations de terrain a été mise en évidence par la prospection. Néanmoins, cette protection relative ne pouvait s'avérer efficace lors des grandes crues dont le fleuve était coutumier.

³⁹ Il s'agit du fameux "camino de la Reyerta" déjà signalé note 33. En réalité, ce n'est pas le seul moment où la voie en provenance du sud emprunte le tracé d'un *kardo* de la centuriation : elle le fait également un peu plus au sud, sur 2 milles et demi à l'est de Torremegía, vraisemblablement pour aborder sous un meilleur angle le passage du col ou "puerto" de Séville, dernier obstacle à franchir avant l'arrivée sur Mérida.

⁴⁰ P. DÁMASO SÁNCHEZ, "Territorio y sociedad en *Augusta Emerita*", dans J.-G. GORGES et T. NOGALES BASARRATE (éds), *Sociedad y Cultura en Lusitania romana*, Mérida, 2000, p. 203-225.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

d'une façon nette une autre portion du territoire collectif des éméritains, sans doute cette fois un secteur de bois publics situé au sud de la capitale, complément de la zone de pâturage public des abords du fleuve sur la rive gauche et pendant des espaces granitiques boisés des « Baldíos de Mérida » sur la rive droite, au nord de la ville. Ainsi se dessinent et s'individualisent quelques secteurs des *silvae et pascua publica augustinorum* connus par les textes⁴¹, et qu'une étude attentive du territoire permettrait de mieux mettre en évidence.

En fait, il semble bien que le réseau routier antique que nous pouvons appréhender aujourd'hui s'inscrive dans un schéma plus élaboré que le tracé véritablement contemporain de la fondation coloniale ou des années qui suivirent. Les témoignages sont nombreux de son insertion progressive dans le plan général d'aménagement de la *pertica*, et l'on peut penser qu'il reflète un état d'aboutissement proche de la fin du I^{er} s. ap. J.-C. Certains axes, d'ailleurs, n'ont de sens que dans le cadre de la mise en valeur du territoire éméritain. Il en est ainsi pour la voie de la rive droite qui, après le franchissement par un pont de pierre du río Aljucén, part du mille V de la route nord pour se diriger vers Esparragalejo et les environs de « Las Tiendas », où elle semble se perdre⁴². En fait, la grille modulaire fait apparaître qu'elle oblique plein ouest à la hauteur de son douzième et dernier mille depuis Mérida pour rejoindre un des *decumani* majeurs de la « centuriation nord ». Son rôle, vraisemblablement, n'était autre que de constituer une liaison rapide entre la colonie et cette partie ouest de son territoire, particulièrement propice à l'agriculture et à l'arboriculture⁴³.

o O o

⁴¹ AGEN. URB., Th., 46. L'existence à Mérida d'un *lucus feroniae augustinorum* de 250 ha, révélé par un commentaire d'Agennius Urbicus (Th., 37), est toujours discutée. M. P. GARCÍA Y BELLIDO, "Las religiones orientales en la Península Ibérica. Documentos numismáticos, I", *AEA*, 64, 1991, p. 37-81, semble y croire et situerait ce bois dédié à la déesse italique *Feronia* vers la limite nord du territoire de Mérida, dans la zone de Montánchez-Alcuéscar (p. 73-75).

⁴² Voir *supra*, note 26, et le texte concerné.

⁴³ Ces terres de "La Limonera", s'étendant de la vallée de l'Alcazaba jusqu'au río Guerrero, n'ont d'ailleurs pas manqué d'être fortement reprises lors de l'invasion musulmane, mais alors que les *Tierras de Barros* ont continué à dépendre de Mérida, cette partie de l'ancien territoire d'*Augusta Emerita* est passée sous la dépendance de Badajoz.

On retiendra donc qu'*Augusta Emerita* a bénéficié dès l'origine d'une seule et unique *pertica*, mais que celle-ci, étendue à l'ensemble du territoire primitif de la colonie⁴⁴ (hors donc les fameuses *prae-fecturae* connues par d'autres textes), était partiellement divisée en deux à l'ouest de la cité par une large bande de subsécives correspondant à la zone inondable du fleuve *Ana*. La matérialisation au sol de cette *pertica* par un réseau de chemins (*limites*) servant à l'assise du parcellaire (découpage en centuries, lotissement...) et à assurer la circulation interne n'a pu être entreprise que sur une longue période, en parallèle avec le développement urbain. C'est ce qu'attestent les éléments d'information fournis par les arpenteurs, notamment quand ils précisent que l'installation des colons se fit d'abord par la périphérie, même si cette pratique semble fréquente dans les créations coloniales augustéennes. Dans un territoire aussi étendu, cet aménagement graduel a sans nul doute favorisé l'existence de situations abusives, en particulier dans les secteurs un peu éloignés de la capitale et où les terres ne se prêtaient pas ou peu à l'agriculture traditionnelle, ou bien faisaient l'objet d'une destination collective. Ce fût à l'évidence le cas des tronçons II et III, où les preuves d'occupation illicite sont les plus nombreuses et où la « mesure du fleuve » ne s'appliqua avec netteté que vers la fin du I^{er} siècle ap. J.-C. Les deux voies principales de la moyenne vallée y délimitent parfaitement la largeur juridique attribuée à l'*Ana* par le gouverneur de la province, soit une mesure toujours comprise entre deux et trois milles romains, les deux milles (environ 3 km) constituant à l'évidence la distance retenue la plus fréquente. L'implication du gouverneur provincial dans ce processus est du reste particulièrement intéressante car non seulement elle fait apparaître, comme l'a souligné P. Le Roux, « le rôle administratif et judiciaire [de celui-ci], chargé de contrôler le statut des terres et, pour les terres publiques, de surveiller les modalités de leur

⁴⁴ On peut à présent estimer plus précisément les limites du *territorium emeritense* initial, qui s'étendait au sud et au nord jusqu'au pied des *sierras* fermant le bassin de la moyenne vallée (soit respectivement environ 50 km au sud et 30 km au nord) et au moins sur une cinquantaine de kilomètres vers l'ouest (ligne formée par la vallée du Gévara et par la butte de Badajoz) pour le seul *decumanus maximus*. À l'est, en revanche, le territoire éméritain était très limité et ne dépassait pas au mieux les 15 km (Valverde de Mérida), en contact avec la colonie voisine de *Metellinum* (au total donc une superficie que l'on peut estimer à environ 5.500 km² marges comprises, dont 4.000 pourraient s'inscrire dans la cadre centurié). Mérida occupait une position très décalée à l'est au sein de son propre territoire, tournée vers l'occident et contrôlant l'ensemble des *Vegas Bajas* du Guadiana, comme Medellín en son temps — mais avec une position plus centrale — avait pris le contrôle des *Vegas Altas*.

LA VIE AU BORD DE L'EAU EN MOYENNE VALLÉE DU GUADIANA

exploitation»⁴⁵, mais encore nous avons ici la démonstration de l'utilisation à cette fin d'une autre de ses attributions, qui est précisément la responsabilité des travaux routiers à l'intérieur de la province⁴⁶ !

Sans doute la date vers laquelle intervint cet ajustement du réseau routier pour mieux fixer de façon incontestable un cadre juridique est-elle à placer entre les années 75-95 ap. J.-C., en tous cas entre la réforme voulue par Vespasien et la mort de Frontin, sous Domitien. On peut évidemment s'interroger sur la personnalité de ces *possessores* du I^{er} siècle, mais il semble évident que l'on doive les rattacher à l'élite municipale éméritaine, qui seule pouvait se permettre de s'installer ostensiblement — et parfois depuis longtemps — dans une position de « hors-la-loi » que le gouverneur ne pouvait du reste ignorer. On peut aussi penser que, comme colons ou descendants de colons, ces « possesseurs » devenus propriétaires sur injonction de l'empereur l'étaient déjà depuis longtemps pour des lots officiels répartis dans le maillage des terres centuriées du territoire de Mérida, et pour lesquels cette fois ils payaient l'impôt. Propriétaires de lots ou de *fundi* constitués par rachat de parcelles avoisinantes, ils étaient assez riches pour pouvoir s'offrir des demeures d'agrément échelonnées le long du fleuve, situées à une distance non négligeable de la cité (entre 15 et 45 km) mais de communication facile, courant constamment le risque de subir les dommages occasionnés par les crues à répétition du Guadiana. Par la suite, devenues des propriétés comme les autres et donc soumises au vectigal, sans doute ces nouvelles villas ont-elles contribué à la mise en valeur agricole de la vallée, les terres « rachetées » cessant d'être « incultes » en dépit de l'insécurité des lieux. On reste surpris, d'ailleurs, du petit nombre global de ces établissements, qu'il s'agisse des rives du fleuve ou des bords de vallée, puisqu'au total on n'en dénombre aujourd'hui qu'une trentaine. Il est clair que l'affirmation maintes fois répétée, en particulier par V. Navarro del Castillo, de l'existence d'un très grand nombre de villas autour de Mérida est sans fondement véritable. Les traces de ces établissements sont bien réelles, mais beaucoup plus

⁴⁵ LE ROUX, " Le territoire de Mérida", p. 265.

⁴⁶ P. SILLIERES, "Centuriation et voie romaine au sud de Mérida : contribution à la délimitation de la Bétique et de la Lusitanie", *MCV*, XVIII-(1), 1982, p. 437-448 (spécialement p. 439-443) ; ID., *Les voies de communications de l'Hispanie méridionale*, (Publications du Centre Pierre Paris, 20), Paris, 1990, p. 695-696.

Jean-Gérard GORGES

limitées que l'on pourrait croire, ce dont témoignent également les prospections de A. Rodríguez Díaz pour la partie centrale de la *Tierra de Barros*⁴⁷. Les villas éméritaines sont l'expression d'une concentration des terres qui n'a fait que s'accroître jusqu'au IV^e s. autour d'établissements créés majoritairement dès le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., et leur nombre n'a pas dû dépasser quelques centaines pour l'ensemble du territoire. Cette constatation n'est pas sans poser d'importantes questions de fond, comme par exemple celle des structures initiales de mise en valeur des terres attribuées aux colons. Mais surtout, compte tenu des trois déductions connues, il reste une grande interrogation devant cette pauvreté des restes archéologiques ruraux : où sont donc passés les colons de Mérida ? Sans doute la réponse s'impose-t-elle d'elle-même, compte tenu de la *magnitudo* voulue également pour la cité. Il est probable qu'une fois le cadre du territoire aménagé, les colons ont peu à peu déserté les campagnes, attirés par cette ville-métropole, ville-pont et ville carrefour où s'étaient tant de richesses et dont l'ampleur de conception réclamait continuellement de nouveaux habitants pour mieux la satisfaire.



⁴⁷ A. RODRÍGUEZ DÍAZ, *Arqueología de la Tierra de Barros*, Zafra, 1986. Sur les 120 sites inventoriés, moins de la moitié peuvent être interprétés comme villas. Cette rareté relative avait déjà été soulignée en son temps par J.-G. GORGES, "Soixante-dix sites", p. 222-223.